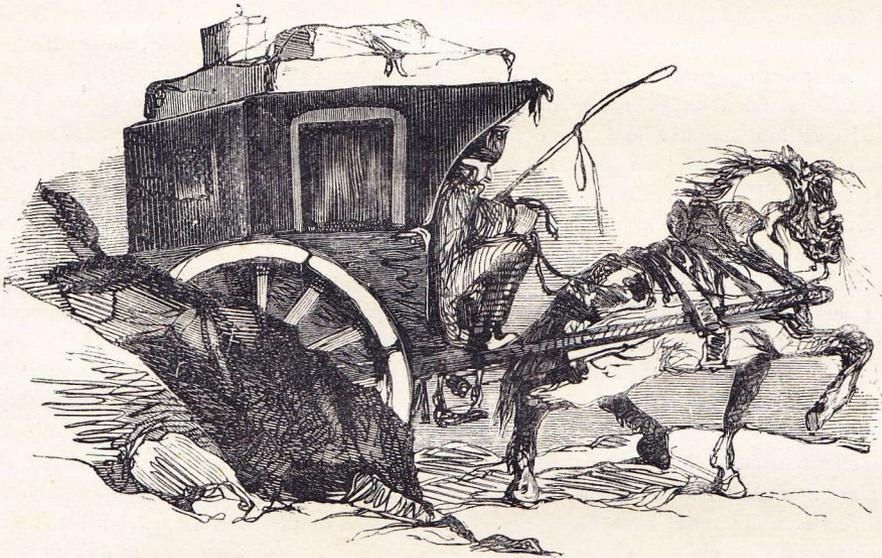


## XL. — RECONNAISSANCE.

**U**NE demi-heure après cette conversation, madame George et Fleur-de-Marie montaient dans un de ces grands cabriolets dont se servent les riches fermiers des environs de

Paris; bientôt cette voiture attelée d'un vigoureux cheval de trait conduit par Pierre, roula rapidement sur le chemin gazonné qui conduit de Bouqueval à Arnouville.

Les vastes bâtiments et les nombreuses dépen-



dances de la ferme exploitée par M. Dubreuil témoignaient de l'importance de cette magnifique propriété que mademoiselle Césarine de Noirmont avait apportée en mariage à M. le duc de Lucenay.

Le bruit retentissant du fouet de Pierre avertit madame Dubreuil de l'arrivée de Fleur-de-Marie et de madame George. Celles-ci, en descendant de voiture, furent joyeusement accueillies par la fermière et par sa fille.

Madame Dubreuil avait cinquante ans environ; sa physionomie était douce et affable; les traits de sa fille, jolie brune aux yeux bleus, aux joues fraîches et vermeilles, respiraient la candeur et la bonté.

A son grand étonnement, lorsque Clara vint lui sauter au cou, la Goualeuse vit son amie vêtue comme elle en paysanne au lieu d'être habillée en *demoiselle*.

« Comment, vous aussi, Clara, vous voici *déguisée* en campagnarde? dit madame George en embrassant la jeune fille.

— Est-ce qu'il ne faut pas qu'elle imite en tout sa sœur Marie? dit madame Dubreuil. Elle n'a pas eu de cesse qu'elle n'ait eu aussi son casaquin de drap, sa jupe de futaine, tout comme votre Marie... Mais il s'agit bien des caprices de ces petites filles, ma pauvre madame George! dit madame Dubreuil en soupirant, venez que je vous conte tous mes embarras. »

En arrivant dans le salon avec sa mère et madame George, Clara s'assit auprès de Fleur-de-Marie, lui donna la meilleure place au coin du feu, l'entoura de mille soins, prit ses mains dans les siennes pour s'assurer si elles n'étaient plus froides, l'embrassa encore et l'appela sa méchante petite sœur, en lui faisant tout bas de doux reproches sur le long intervalle qu'elle mettait entre ses visites.

Si l'on se souvient de l'entretien de la pauvre Goualeuse et du curé, on comprendra qu'elle devait recevoir ces caresses tendres et ingénues avec un

mélange d'humilité, de bonheur et de crainte.

« Et que vous arrive-t-il donc, ma chère madame Dubreuil, dit madame George, et à quoi pourrai-je vous être utile ?

— Mon Dieu ! à bien des choses. Je vais vous expliquer cela. Vous ne savez pas, je crois, que cette ferme appartient en propre à madame la duchesse de Lucenay. C'est à elle que nous avons directement affaire... sans passer par les mains de l'intendant de monsieur le duc.

— En effet, j'ignorais cette circonstance.

— Vous allez savoir pourquoi je vous en instruis... C'est donc à madame la duchesse ou à madame Simon, sa première femme de chambre, que nous payons les fermages. Madame la duchesse est si bonne, si bonne, quoique un peu vive, que c'est un vrai plaisir d'avoir des rapports avec elle ; Dubreuil et moi nous nous mettrions dans le feu pour l'obliger... Dame ! c'est tout simple : je l'ai vue petite fille, quand elle venait ici avec son père, feu M. le prince de Noirmont... Encore dernièrement elle nous a demandé six mois de fermages d'avance... Quarante mille francs, ça ne se trouve pas sous le pas d'un cheval, comme on dit... mais nous avons cette somme en réserve, la dot de notre Clara, et du jour au lendemain madame la duchesse a eu son argent en beaux louis d'or... Ces grandes dames, ça a tant de besoins de luxe !... Pourtant il n'y a guère que depuis un an que madame la duchesse est exacte à toucher ses fermages aux échéances ; autrefois elle paraissait n'avoir jamais besoin d'argent... Mais maintenant c'est bien différent !

— Jusqu'à présent, ma chère madame Dubreuil, je ne vois pas encore à quoi je puis vous être bonne.

— M'y voici, m'y voici ; je vous disais cela pour vous faire comprendre que madame la duchesse a toute confiance en nous... Sans compter qu'à l'âge de douze ou treize ans elle a été, avec son père pour compère, marraine de Clara... qu'elle a toujours comblée... Hier soir donc je reçois par un exprès cette lettre de madame la duchesse :

« Il faut absolument, ma chère madame Dubreuil, que le petit pavillon du verger soit en état d'être occupé après-demain au soir ; faites-y transporter les meubles nécessaires, tapis, rideaux, etc., etc. Enfin que rien n'y manque, et qu'il soit surtout aussi *confortable* que possible... »

— *Confortable* ! vous entendez, madame George ; et c'est souligné encore ! » dit madame Dubreuil, en regardant son amie d'un air à la fois méditatif et embarrassé, puis elle continua :

« Faites faire du feu jour et nuit dans le pavillon pour en chasser l'humidité ; car il y a longtemps qu'on ne l'a habité. Vous traiterez la personne qui viendra s'y établir comme vous me traiteriez *moi-même* ; une lettre que cette personne vous remettra vous instruira de ce que j'attends de votre zèle toujours si obligeant. J'y compte cette fois encore, sans crainte d'en abuser ; je sais combien vous êtes bonne et dévouée. Adieu, ma chère madame Dubreuil. Embrassez ma jolie filleule, et croyez à mes sentiments bien affectionnés.

« NOIRMONT DE LUCENAY.

« P. S. La personne qui doit habiter le pavillon arrivera après-demain dans la soirée. Surtout n'oubliez pas, je vous en prie, de rendre le pavillon aussi *confortable* que possible. »

— Vous voyez... encore ce diable de mot souligné ! dit madame Dubreuil en remettant dans sa poche la lettre de la duchesse de Lucenay.

— Eh bien ! rien de plus simple, reprit madame George.

— Comment, rien de plus simple !... Vous n'avez donc pas entendu ? Madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit aussi *confortable* que possible... c'est pour ça que je vous ai priée de venir. Nous deux Clara nous nous sommes tuées à chercher ce que voulait dire *confortable*, et nous n'avons pu y parvenir... Clara a pourtant été en pension à Villiers-le-Bel, et a remporté je ne sais combien de prix d'histoire et de géographie... eh bien ! c'est égal, elle n'est pas plus avancée que moi au sujet de ce mot baroque : il faut que ce soit un mot de la cour... ou du grand monde... Mais c'est égal, vous concevez combien c'est embarrassant : madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit *confortable*, elle souligne le mot, elle le répète deux fois, et nous ne savons pas ce que cela veut dire !

— Dieu merci ! je puis vous expliquer ce grand mystère, dit madame George en souriant ; *confortable*, dans cette occasion, veut dire un appartement commode, bien arrangé, bien clos, bien chaud, une habitation enfin où rien ne manque de ce qui est nécessaire et même superflu.

— Ah ! mon Dieu ! je comprends... mais alors... je suis encore plus embarrassée !

— Comment cela ?

— Madame la duchesse parle de tapis, de meubles et de beaucoup d'*et cætera*, mais nous n'avons pas de tapis ici, nos meubles sont des plus communs ; et puis enfin, je ne sais pas si la personne que nous devons attendre est un monsieur ou une dame, et il

faut que tout soit prêt demain soir... Comment faire? comment faire? Ici, il n'y a aucune ressource. En vérité, madame George, c'est à en perdre la tête!

— Mais, maman, dit Clara, si tu prenais les meubles de ma chambre; en attendant qu'elle soit remeublée, j'irais passer trois ou quatre jours à Bouqueval avec Marie?

— Ta chambre! ta chambre, mon enfant, est-ce que c'est assez beau! dit madame Dubreuil en haussant les épaules, est-ce que c'est assez... assez *confortable*... comme dit madame la duchesse?... Mon Dieu! mon Dieu! où va-t-on chercher des mots pareils!

— Ce pavillon est donc ordinairement inhabité? demanda madame George.

— Sans doute; c'est cette petite maison blanche qui est toute seule au bout du verger. M. le prince l'a fait bâtir pour madame la duchesse, quand elle était demoiselle: lorsqu'elle venait à la ferme avec son père, c'est là qu'ils se reposaient. Il y a trois jolies chambres, et au bout du jardin une laiterie suisse, où madame la duchesse, étant enfant, s'amusait à jouer à la laitière; depuis son mariage nous ne l'avons vue à la ferme que deux fois, et chaque fois elle a passé quelques heures dans le petit pavillon. La première fois... il y a bien de cela six ans, elle est venue à cheval avec... »

Puis, comme si la présence de Fleur-de-Marie et de Clara l'empêchait d'en dire davantage, madame Dubreuil reprit:

« Mais je cause, je cause, et tout cela ne me sort pas d'embaras... Venez donc à mon secours, ma pauvre madame George, venez donc à mon secours!

— Voyons, dites-moi comment à cette heure est meublé ce pavillon...

— Il l'est à peine; dans la pièce principale, une natte de paille sur le carreau, un canapé de jonc, des fauteuils pareils, une table, quelques chaises, voilà tout. De là à être confortable, il y a loin, comme vous le voyez.

— Eh bien! moi, à votre place, voici ce que je ferais: il est onze heures, j'enverrais à Paris un homme intelligent.

— Notre *prend-garde-à-tout*... (1), il n'y en a pas de plus actif.

— A merveille... en deux heures au plus tard il est à Paris; il va chez un tapissier de la Chaussée-d'Antin, peu importe lequel; il lui remet la liste que je vais vous faire, après avoir vu ce qui manque dans le pavillon, et il lui dira que, coûte que coûte...

— Oh! bien sûr... pourvu que madame la duchesse soit contente, je ne regarderai à rien...

— Il lui dira donc que, coûte que coûte, il faut que ce qui est noté sur cette liste soit ici ce soir ou dans la nuit, ainsi que trois ou quatre garçons tapisseries pour tout mettre en place.

— Ils pourront venir par la voiture de Gonesse, elle part à huit heures du soir de Paris...

— Et comme il ne s'agit que de transporter des meubles, de clouer des tapis et de poser des rideaux, tout peut être facilement prêt demain soir.

— Ah! ma bonne madame George, de quel embarras vous me sauvez!... Je n'aurais jamais pensé à cela... Vous êtes ma providence... vous allez avoir la bonté de me faire la liste de ce qu'il faut, pour que le pavillon soit...

— Confortable?... Oui, sans doute.

— Ah! mon Dieu, autre difficulté!... Encore une fois, nous ne savons pas si c'est un monsieur ou une dame que nous attendons. Dans sa lettre, madame la duchesse dit une *personne*, c'est bien embrouillé!...

— Agissez comme si vous attendiez une femme, ma chère madame Dubreuil; si c'est un homme, il ne s'en trouvera que mieux.

— Vous avez raison... toujours raison... »

Une servante de ferme vint annoncer que le déjeuner était servi.

« Nous déjeunerons tout à l'heure, dit madame George; mais pendant que je vais écrire la liste de ce qui est nécessaire, faites prendre la mesure des trois pièces, en hauteur et en étendue, afin qu'on puisse d'avance disposer les rideaux et les tapis.

— Bien, bien... je vais aller dire cela tout de suite à notre *prend-garde-à-tout*.

— Madame, reprit la servante de ferme, il y a aussi là cette laitière de Stains; son ménage est dans une petite charrette traînée par un âne!... Dame... il n'est pas lourd, son ménage!

— Pauvre femme!... dit madame Dubreuil avec intérêt.

— Quelle est donc cette femme? demanda madame George.

— Une paysanne de Stains, qui avait quatre vaches et qui faisait un petit commerce en allant vendre tous les matins son lait à Paris. Son mari était maréchal ferrant; un jour, ayant besoin d'acheter du fer, il accompagne sa femme, convenant avec elle de venir la reprendre au coin de la rue où d'habitude elle vendait son lait... Malheureusement la laitière s'était établie dans un vilain quartier, à ce qu'il paraît; quand son mari revient, il la trouve

(1) Sorte de surveillant employé dans des grandes exploitations des environs de Paris.

aux prises avec des mauvais sujets ivres qui avaient eu la méchanceté de renverser son lait dans le ruisseau. Le forgeron tâche de leur faire entendre raison, ils le maltraitent; il se défend, et dans la rixe il reçoit un coup de couteau qui l'étend roide mort.

— Ah ! quelle horreur !... s'écria madame George; et a-t-on arrêté l'assassin ?

— Malheureusement non : dans le tumulte il s'est échappé ; la pauvre veuve assure qu'elle le reconnaîtrait bien, car elle l'a vu plusieurs fois avec d'autres de ses camarades, habitués de ce quartier ; mais jusqu'ici toutes les recherches ont été inutiles pour découvrir l'assassin. Bref, depuis la mort de son mari, la laitière a été obligée, pour payer diverses dettes, de vendre ses vaches et quelques morceaux de terre qu'elle avait ; le fermier du château de Stains m'a recommandé cette brave femme comme une excellente créature, aussi honnête que malheureuse, car elle a trois enfants dont le plus âgé n'a pas douze ans ; j'avais justement une place vacante, je la lui ai donnée, et elle vient s'établir à la ferme.

— Cette bonté de votre part ne m'étonne pas, ma bonne madame Dubreuil.

— Dis-moi, Clara, reprit la fermière, veux-tu aller installer cette brave femme dans son logement, pendant que je vais prévenir le *prend-garde-à-tout* de se préparer à partir pour Paris ?

— Oui, maman ; Marie va venir avec moi.

— Sans doute ; est-ce que vous pouvez vous passer l'une de l'autre ? dit la fermière.

— Et moi, reprit madame George en s'asseyant devant une table, je vais commencer ma liste pour ne pas perdre de temps, car il faut que nous soyons de retour à Bouqueval à quatre heures.

— A quatre heures !... vous êtes donc bien pressée ? dit madame Dubreuil.

— Oui, il faut que Marie soit au presbytère à cinq heures.

— Oh ! s'il s'agit du bon abbé Laporte... c'est sacré, dit madame Dubreuil. Je vas donner les ordres en conséquence... Ces deux enfants ont bien... bien des choses à se dire... il faut leur donner le temps de se parler.

— Nous partirons donc à trois heures, ma chère madame Dubreuil.

— C'est entendu... Mais que je vous remercie donc encore !... quelle bonne idée j'ai eue de vous

prier de venir à mon aide ! dit madame Dubreuil. Allons, Clara ! allons, Marie ! »

Pendant que madame George écrivait, madame Dubreuil sortit d'un côté, les deux jeunes filles d'un autre, avec la servante qui avait annoncé l'arrivée de la laitière de Stains.

« Où est-elle, cette pauvre femme ? demanda Clara.

— Elle est, avec ses enfants, sa petite charrette et son âne, dans la cour des granges, mademoiselle.

— Tu vas la voir, Marie, la pauvre femme, dit Clara en prenant le bras de la Goualeuse ; comme elle est pâle et comme elle a l'air triste avec son grand deuil de veuve ! La dernière fois qu'elle est venue voir maman, elle m'a navrée : elle pleurait à chaudes larmes en parlant de son mari, et puis tout à coup ses larmes s'arrêtaient, et elle entraînait dans des accès de fureur contre l'assassin. Alors... elle me faisait peur, tant elle avait l'air méchant ; mais, au fait, son ressentiment est bien naturel !... l'infortunée !... Comme il y a des gens malheureux ! n'est-ce pas, Marie ?

— Oui ! oui, oui... sans doute... répondit la Goualeuse en soupirant d'un air distrait ; il y a des gens bien malheureux, vous avez raison, mademoiselle...

— Allons, s'écria Clara en frappant du pied avec une impatience chagrine, voilà encore que tu me dit *vous*... et que tu m'appelles *mademoiselle* ; mais tu es donc fâchée contre moi, Marie ?

— Moi ! grand Dieu !

— Eh bien ! alors, pourquoi me dis-tu *vous* ?... Tu le sais, ma mère et madame George t'ont déjà réprimandée pour cela... Je t'en prévient, je te ferai encore gronder, tant pis pour toi !

— Clara, pardon, j'étais distraite...

— Distraite... quand tu me revois après plus de huit grands jours de séparation ! dit tristement Clara. Distraite... cela serait déjà bien mal ; mais non, non, ce n'est pas cela : tiens, vois-tu, Marie... je finirai par croire que tu es fière. »

Fleur-de-Marie devint pâle comme une morte et ne répondit pas.

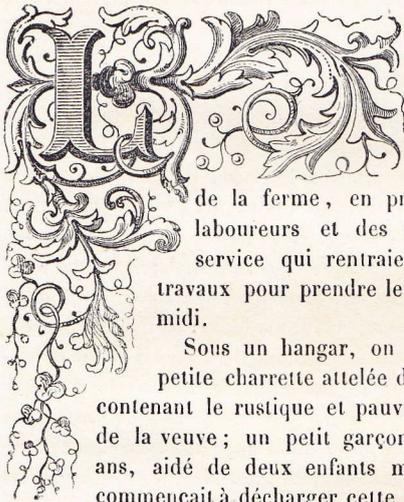
A sa vue, une femme portant le deuil de veuve avait poussé un cri de colère et d'horreur.

Cette femme était la laitière qui, chaque matin, vendait du lait à la Goualeuse, lorsque celle-ci demeurait chez l'ogresse du tapis franc.



La Goualeuse reconnue par la laitière d'Arnoville.

## XLI. — LA LAITIÈRE.



Lascène que nous allons raconter se passait dans une des cours de la ferme, en présence des laboureurs et des femmes de service qui rentraient de leurs travaux pour prendre leur repas de midi.

Sous un hangar, on voyait une petite charrette attelée d'un âne, et contenant le rustique et pauvre mobilier de la veuve; un petit garçon de douze ans, aidé de deux enfants moins âgés, commençait à décharger cette voiture.

La laitière, complètement vêtue de noir, était une femme de quarante ans environ, à la figure rude, virile et résolue; ses paupières étaient rougies par des larmes récentes. En apercevant Fleur-de-Marie, elle jeta d'abord un cri d'effroi, mais bientôt la douleur, l'indignation, la colère, contractèrent ses traits; elle se précipita sur la Goualeuse, la prit brutalement par le bras, et s'écria en la montrant aux gens de la ferme :

« Voilà une malheureuse qui connaît l'assassin de mon pauvre mari... je l'ai vue vingt fois parler à ce brigand! Quand je vendais du lait au coin de la rue de la Vieille-Draperie, elle venait m'en acheter pour un sou tous les matins; elle doit savoir quel est le scélérat qui a fait le coup; comme toutes ses pareilles, elle est de la clique de ces bandits... Oh! tu ne m'échapperas pas, coquine que tu es!... » s'écria la laitière exaspérée par d'injustes soupçons, et elle saisit l'autre bras de Fleur-de-Marie, qui, tremblante, éperdue, voulait fuir.

Clara, stupéfaite de cette brusque agression, n'avait pu jusqu'alors dire un mot; mais, à ce redoublement de violence, elle s'écria en s'adressant à la veuve :

« Mais vous êtes folle! le chagrin vous égare!... vous vous trompez!...

— Je me trompe! reprit la paysanne avec une

ironie amère, je me trompe!... Oh que non!... je ne me trompe pas... Tenez, regardez comme la voilà déjà pâle... la misérable!... comme ses dents claquent!... La justice te forcera de parler; tu vas venir avec moi chez monsieur le maire... entends-tu? Oh! il ne s'agit pas de résister... j'ai une bonne poigne... je t'y porterai plutôt!...

— Insolente que vous êtes! s'écria Clara exaspérée, sortez d'ici... oser ainsi manquer à mon amie, à ma sœur!

— Votre sœur... mademoiselle, allons donc!... c'est vous... vous qui êtes folle! répondit grossièrement la veuve. Votre sœur!... une fille des rues, que, durant six mois, j'ai vue traîner dans la Cité?... »

A ces mots, les laboureurs firent entendre de longs murmures contre Fleur-de-Marie; ils prenaient naturellement parti pour la laitière, qui était de leur classe et dont le malheur les intéressait.

Les trois enfants, entendant leur mère élever la voix, accoururent auprès d'elle et l'entourèrent en pleurant, sans savoir de quoi il s'agissait. L'aspect de ces pauvres petits, aussi vêtus de deuil, redoubla la sympathie qu'inspirait la veuve et augmenta l'indignation des paysans contre Fleur-de-Marie.

Clara, effrayée de ces démonstrations presque menaçantes, dit aux gens de la ferme d'une voix émue :

« Faites sortir cette femme d'ici; je vous répète que le chagrin l'égare. Marie, Marie, pardon! Mon Dieu, cette folle ne sait pas ce qu'elle dit... »

La Goualeuse, pâle, la tête baissée pour échapper à tous les regards, restait muette, anéantie, inerte, et ne faisait pas un mouvement pour échapper aux rudes étreintes de la robuste laitière.

Clara, attribuant cet abattement à l'effroi qu'une pareille scène devait inspirer à son amie, dit de nouveau aux laboureurs :

« Vous ne m'entendez donc pas!! Je vous ordonne de chasser cette femme... Puisqu'elle persiste dans ses injures, pour la punir de son insolence, elle n'aura pas ici la place que ma mère lui avait promise; de sa vie elle ne remettra les pieds à la ferme. »

Aucun laboureur ne bougea pour obéir aux ordres de Clara ; l'un d'eux osa même dire :

« Dame... mademoiselle, si c'est une fille des rues et qu'elle connaisse l'assassin du mari de cette pauvre femme... faut qu'elle vienne s'expliquer chez le maire...

— Je vous répète que vous n'entrerez jamais à la ferme, dit Clara à la laitière, à moins qu'à l'instant vous ne demandiez pardon à mademoiselle Marie de vos grossièretés.

— Vous me chassez, mademoiselle !... A la bonne heure, répondit la veuve avec amertume. Allons, mes pauvres orphelins, ajouta-t-elle en embrassant ses enfants, rechargez la charrette, nous irons gagner notre pain ailleurs, le bon Dieu aura pitié de nous ; mais au moins, en nous en allant, nous emmènerons chez M. le maire cette malheureuse qui va bien être forcée de dénoncer l'assassin de mon pauvre mari... puisqu'elle connaît toute la bande !... Parce que vous êtes riche, mademoiselle, reprit-elle en regardant insolemment Clara, parce que vous avez des amies dans ces créatures-là... faut pas pour cela... être si dure aux pauvres gens !

— C'est vrai, dit un laboureur, la laitière a raison...

— Pauvre femme !

— Elle est dans son droit...

— On a assassiné son mari... faut-il pas qu'elle soit contente ?

— On ne peut pas l'empêcher de faire son possible pour découvrir les brigands qui ont fait le coup.

— C'est une injustice de la renvoyer.

— Est-ce que c'est sa faute, à elle, si l'amie de mademoiselle Clara se trouve être... une fille des rues ?

— On ne met pas à la porte une honnête femme... une mère de famille... à cause d'une malheureuse pareille ! »

Et les murmures devenaient menaçants, lorsque Clara s'écria :

« Dieu soit loué !... voici ma mère... »

En effet, madame Dubreuil, revenant du pavillon du verger, traversait la cour.

« Eh bien ! Clara, eh bien ! Marie, dit la fermière en s'approchant du groupe, venez-vous déjeuner?... Allons, mes enfants... il est déjà tard.

— Maman, s'écria Clara, défendez ma sœur des insultes de cette femme ! » Et elle montra la veuve. « De grâce, renvoyez-la d'ici... Si vous saviez toutes les insolences qu'elle a l'audace de dire à Marie...

— Comment !... elle oserait... ?

— Oui, maman... Voyez, pauvre petite sœur, comme elle est tremblante... elle peut à peine se soutenir... Ah ! c'est une honte pour nous... qu'une telle scène se passe chez nous... Marie, pardonnez-nous... je t'en supplie !...

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? demanda madame Dubreuil en regardant autour d'elle d'un air inquiet, après avoir remarqué l'accablement de la Goualeuse.

— Madame sera juste, elle... bien sûr... murmurèrent les laboureurs.

— Voilà madame Dubreuil... c'est toi qui vas être mise à la porte, dit la veuve à Fleur-de-Marie.

— Il est donc vrai ! s'écria madame Dubreuil à la laitière, qui tenait toujours Fleur-de-Marie par le bras ; vous osez parler de la sorte à l'amie de ma fille ? Est-ce ainsi que vous reconnaissez mes bontés ? voulez-vous laisser cette jeune personne tranquille ?

— Je vous respecte, madame, et j'ai de la reconnaissance pour vos bontés, dit la veuve en abandonnant le bras de Fleur-de-Marie. Mais avant de m'accuser et de me chasser de chez vous avec mes enfants, interrogez donc cette malheureuse... Elle n'aura peut-être pas le front de nier que je la connais et qu'elle me connaît aussi.

— Mon Dieu, Marie, entendez-vous ce que dit cette femme ? s'écria madame Dubreuil au comble de la surprise.

— T'appelles-tu, oui ou non, la Goualeuse ? dit la laitière à Marie.

— Oui..., dit la malheureuse à voix basse, d'un air atterré et sans regarder madame Dubreuil. Oui, on m'appelait ainsi...

— Ah ! voyez-vous ! s'écrièrent les laboureurs courroucés. Elle l'avoue... elle l'avoue !...

— Elle avoue... mais quoi ? qu'avoue-t-elle ? s'écria madame Dubreuil à demi effrayée de l'aveu de Fleur-de-Marie.

— Laissez-la répondre, madame, reprit la veuve, elle va encore avouer qu'elle était dans une maison infâme de la rue aux Fèves, dans la Cité, où je lui vendais pour un sou de lait tous les matins ; elle va encore avouer qu'elle a souvent parlé devant moi à l'assassin de mon pauvre mari... Oh ! elle le connaît bien, j'en suis sûre... Un jeune homme pâle qui fumait toujours et qui portait une casquette, une blouse et de grands cheveux ; elle doit savoir son nom... Est-ce vrai?... répondras-tu, malheureuse ? s'écria la laitière.

— J'ai pu parler à l'assassin de votre mari ; car il y a malheureusement plus d'un meurtrier dans la Cité, dit Fleur-de-Marie d'une voix défaillante, mais je ne sais pas de qui vous voulez parler.

— Comment!... que dit-elle? s'écria madame Dubreuil avec effroi. Elle a parlé à des assassins...

— Les créatures comme elle ne connaissent que ça... » répondit la veuve.

D'abord stupéfaite d'une si étrange révélation, confirmée par les dernières paroles de Fleur-de-Marie, madame Dubreuil, comprenant tout alors, se recula avec dégoût et horreur, attira violemment et brusquement à elle sa fille Clara, qui s'était rapprochée de la Goualeuse pour la soutenir, et s'écria :

« Ah! quelle abomination!... Clara, prenez garde!... N'approchez pas de cette malheureuse... Mais comment madame George a-t-elle pu la recevoir chez elle! Comment a-t-elle osé me la présenter, et souffrir que ma fille...? Mon Dieu! mon Dieu! mais c'est horrible, cela! C'est à peine si je peux croire ce que je vois! Mais non, non, madame George est incapable d'une telle indignité! Elle aura été trompée comme nous... Sans cela... oh! ce serait abominable de sa part! »

Clara, désolée, effrayée de cette scène cruelle, croyait rêver. Dans sa candide ignorance, elle ne comprenait pas les terribles récriminations dont on accablait son amie; son cœur se brisa, ses yeux se remplirent de larmes en voyant la stupeur de la Goualeuse, muette, atterrée comme une criminelle devant ses juges.

« Viens... viens, ma fille, » dit madame Dubreuil à Clara; puis, se retournant vers Fleur-de-Marie : « Et vous, indigne créature, le bon Dieu vous punira de votre infâme hypocrisie. Oser souffrir que ma fille... un ange de vertu... vous appelle son amie, sa sœur... Son amie!... sa sœur!... vous... le rebut de ce qu'il y a de plus vil au monde... quelle effronterie!!... Oser vous mêler aux honnêtes gens quand vous méritez sans doute d'aller rejoindre vos semblables en prison!... »

— Oui, oui, s'écrièrent les laboureurs; il faut qu'elle aille en prison... Elle connaît l'assassin.

— Elle est peut-être sa complice, seulement!

— Vois-tu qu'il y a une justice au ciel! dit la veuve en montrant le poing à la Goualeuse.

— Quant à vous, ma brave femme, dit madame Dubreuil à la laitière, loin de vous renvoyer, je reconnaitrai le service que vous me rendez en dévoiant cette malheureuse.

— A la bonne heure! notre maîtresse est juste, elle..., murmurèrent les laboureurs.

— Viens, Clara, reprit la fermière, ma... George va nous expliquer sa conduite, ou sinon je ne la revois de ma vie; car si elle n'a pas été trompée, elle se conduit envers nous d'une manière affreuse!

— Mais, ma mère... voyez donc cette pauvre Marie...

— Qu'elle crève de honte, si elle veut, tant mieux! Méprise-la... je ne veux pas que tu restes un moment auprès d'elle... C'est une de ces créatures auxquelles une jeune fille comme toi ne parle pas sans se déshonorer.

— Mon Dieu! mon Dieu! maman, dit Clara en résistant à sa mère, qui voulait l'emmenner, je ne sais pas ce que cela signifie... Marie peut être coupable, puisque vous le dites; mais voyez, voyez... elle est défaillante... ayez pitié d'elle, au moins...

— Oh! mademoiselle Clara, vous êtes bonne, vous me pardonnez... C'est bien malgré moi, croyez-le, que je vous ai trompée... je me le suis bien souvent reproché..., dit Fleur-de-Marie en jetant sur sa protectrice un regard de reconnaissance ineffable.

— Mais, ma mère, vous êtes donc sans pitié? s'écria Clara d'une voix déchirante.

— De la pitié... pour elle?... Allons donc... sans madame George, qui va nous en débarrasser... je ferais jeter cette misérable à la porte de la ferme comme une pestiférée, » répondit durement madame Dubreuil; et elle entraîna sa fille qui, se retournant une dernière fois vers la Goualeuse, s'écria :

« Marie! ma sœur! je ne sais pas de quoi l'on t'accuse, mais je suis sûre que tu n'es pas coupable, et je t'aime toujours... »

— Tais-toi... tais-toi..., dit madame Dubreuil en mettant sa main sur la bouche de sa fille, tais-toi! heureusement que tout le monde est témoin qu'après cette odieuse révélation tu n'es pas restée un moment seule avec cette fille perdue... n'est-ce pas, mes amis?

— Oui, oui, madame..., dit le laboureur, nous sommes témoins que mademoiselle Clara n'est pas restée un moment avec cette fille, qui est bien sûr une voleuse, puisqu'elle connaît des assassins. »

Madame Dubreuil entraîna Clara.

La Goualeuse resta seule au milieu du groupe menaçant qui s'était formé autour d'elle.

Malgré les reproches dont l'accablait madame Dubreuil, la présence de la fermière et de Clara avait quelque peu rassuré Fleur-de-Marie sur les suites de cette scène; mais, après le départ des deux femmes, se trouvant à la merci des paysans, les forces lui manquèrent; elle fut obligée de s'appuyer sur le parapet du profond abreuvoir des chevaux de la ferme.

Rien de plus touchant que la pose de cette infortunée.

Rien de plus menaçant que les paroles, que l'attitude des paysans qui l'entouraient.

Assise presque debout sur cette margelle de pierre, la tête baissée, cachée entre ses deux mains, son cou et son sein voilés par les bouts carrés du mouchoir d'indienne rouge qui entourait son petit bonnet rond, la Goualeuse, immobile, offrait l'expression la plus saisissante de la douleur et de la résignation.

A quelques pas d'elle, la veuve de l'assassiné, triomphante et encore exaspérée contre Fleur-de-Marie par les imprécations de madame Dubreuil, montrait la jeune fille à ses enfants et aux laboureurs avec des gestes de haine et de mépris...

Les gens de la ferme, groupés en cercle, ne dissimulaient pas les sentiments hostiles qui les animaient ; leurs rudes et grossières physionomies exprimaient à la fois l'indignation, le courroux et une sorte de raillerie brutale et insultante ; les femmes se montraient les plus furieuses, les plus révoltées. La beauté touchante de la Goualeuse n'était pas une des moindres causes de leur acharnement contre elle.

Hommes et femmes ne pouvaient pardonner à Fleur-de-Marie d'avoir été jusqu'alors traitée d'égal à égal par leurs maîtres.

Et puis encore, quelques laboureurs d'Arnouville n'ayant pu justifier d'assez bons antécédents pour obtenir à la ferme de Bouqueval une de ces places si enviables dans le pays, il existait chez ceux-là, contre madame George, un sourd mécontentement dont sa protégée devait se ressentir.

Les premiers mouvements des natures incultes sont toujours extrêmes...

Excellents ou détestables.

Mais ils deviennent horriblement dangereux lorsqu'une multitude croit ses brutalités autorisées par les torts réels ou apparents de ceux que poursuit sa haine ou sa colère...

Quoique la plupart des laboureurs de cette ferme n'eussent peut-être pas tous les droits possibles à afficher une susceptibilité farouche à l'endroit de la Goualeuse, ils semblaient contagieusement souillés par sa seule présence ; leur pudeur se révoltait en songeant à quelle classe avait appartenu cette infortunée, qui, de plus, avouait qu'elle parlait souvent à des assassins.

En fallait-il davantage pour exalter la colère de ces campagnards, encore excités par l'exemple de madame Dubreuil ?

« Il faut la conduire chez le maire ! s'écria l'un.

— Oui, oui... et si elle ne veut pas marcher... on la poussera...

— Et ça ose s'habiller comme nous autres honnêtes filles de campagne, ajouta une des plus laides maritornes de la ferme.

— Avec son air de sainte nitouche, reprit une autre, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

— Est-ce qu'elle n'avait pas le front d'aller à la messe ?

— L'effrontée !... pourquoi pas communier tout de suite ?

— Et lui fallait frayer avec les maîtres encore...

— Comme si nous étions de trop petites gens pour elle !

— Heureusement chacun a son tour.

— Oh ! il faudra bien que tu parles et que tu dénonces l'assassin !... s'écria la veuve. Vous êtes tous de la même bande... Je ne suis pas même bien sûre... de ne pas t'avoir vue ce jour-là avec eux. Allons, allons, il ne s'agit pas de pleurnicher, maintenant que tu es reconnue. Montre-nous ta face, elle est belle à voir ! »

Et la veuve abaissa brutalement les deux mains de la jeune fille, qui cachait son visage baigné de larmes.

La Goualeuse, d'abord écrasée de honte, commençait à trembler d'effroi en se trouvant seule à la merci de ces furieux ; elle joignit les mains, tourna vers la laitière ses yeux suppliants et craintifs, et dit, de sa voix douce :

« Mon Dieu, madame... il y a deux mois que je suis retirée à la ferme de Bouqueval... Je n'ai donc pas pu être témoin du malheur dont vous parlez... et... »

La timide voix de Fleur-de-Marie fut couverte par ces cris menaçants :

« Menons-la chez monsieur le maire... elle s'expliquera.

— Allons, en marche, la belle ! »

Et le groupe menaçant, se rapprochant de plus en plus de la Goualeuse, celle-ci, croisant ses mains par un mouvement machinal, regardait de côté et d'autre avec épouvante, et semblait implorer du secours.

« Oh ! reprit la laitière, tu as beau chercher autour de toi, mademoiselle Clara n'est plus là pour te défendre ; tu ne nous échapperas pas.

— Hélas ! madame, dit-elle toute tremblante, je ne veux pas vous échapper ; je ne demande pas mieux que de répondre à ce qu'on me demandera... puisque cela peut vous être utile... Mais quel mal ai-je fait à toutes les personnes qui m'entourent et me menacent ?..

— Tu nous as fait que tu as eu le front d'aller avec nos maîtres, quand nous, qui valons mille fois mieux que toi, nous n'y allons pas... Voilà ce que tu nous as fait.

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844